

Et, prenant la cassette, elle la brise sur une pierre en criant :

— Mon fils est un malheureux, il a renié Dieu et les saints pour avoir cet or que je foule aux pieds et que je ne veux pas accepter.

Le pasteur du village s'avance lentement, courbé sur son bâton.

— L'aumône purifie comme le feu, dit le bon prêtre, que les pauvres se partagent cette somme immense.

— Nous ne voulons point de cet or, si misérablement gagné, dirent les plus indigents, il nous fait horreur !

— Eh bien ! dit l'apôtre de Dieu, offrons-le à l'Eglise pour qu'elle prie pour la conversion du pécheur.

Cet or fut changé en deux magnifiques candélabres et en un ostensorio, qui appartiennent à la cathédrale de Fribourg.

L'Eglise pria longtemps pour le renégat, qui est mort étranglé par ordre du Grand Seigneur.

Paul Calmet.

Armissan (France)

PROPOS INTIMES



Il était mardi dernier. Dame Nouvelle s'approche de moi et dit à l'oreille : As-tu su ? — Quoi ? — Au séminaire de Rimouski... — Eh bien ? — Ils ont fondé un petit journal. Oh ! tout petit, mais qui renferme de bien bonnes choses. Et en même temps elle me faisait remettre, par un indiscret sans

doute (oh pardon mon cher E.), un numéro du dit journal. Le *Jeudi* c'est son nom, est rédigé par MM. les élèves du petit séminaire. C'est, comme le dit son rédacteur et son fondateur M. Samuel Bellavance, c'est un carnet dans lequel seront notés les principaux événements de la semaine et dans lequel aussi seront publiés les travaux littéraires des jeunes dont plusieurs prendront la plume pour la première fois.

Cette revue est appelée à faire un grand bien en formant de nos jeunes des écrivains pour l'avenir.

Défait principal. A trop d'humilité, ne veut pas paraître hors des murs du séminaire. Longue vie au *Jeudi* et nos félicitations à MM. les directeurs.

* *

Il est une chose que tout le monde remarque avec peine : c'est l'ignorance presque complète de la langue anglaise chez les jeunes gens sortant de nos séminaires. Et cependant, quel est celui qui s'efforce réellement d'opposer au grand mal le grand remède ?

Il est une certaine raison qui n'en est pas une, et à laquelle on attache trop d'importance : nos devanciers, dit-on, avaient plus d'expérience, étaient bien aussi sages que nous, et ils ont jugé que les moyens employés étaient suffisants.

Et tourne la machine
Et vogue la routine....

On s'endort là-dessus ; le public s'en plaint, les élèves en souffrent, les professeurs gémissent, et à la fin de l'année, on s'aperçoit qu'on n'est pas plus avancé qu'au commencement.

Il est pourtant un remède bien simple à opposer ce grand mal. Dans plusieurs de nos séminaires, on fait faire la lecture pendant les repas. Essayons une petite amélioration. Supprimons cette lecture à laquelle la *grande majorité* des élèves ne prête aucune attention, et remplaçons-la pour les classes du cours latin au moins, et pour la dernière classe du cours commercial par la conversation anglaise obligatoire. Avant un an, je vous promets un succès magnifique.

Un autre moyen : chaque jour, dans toutes les classes, on prend quelques minutes pour se reposer.

Ne permettons alors aux élèves que de se parler en anglais. Plusieurs se récrieront sans doute ; mais bientôt ils viendront vous remercier d'avoir passé cette mesure. Peu après, vous verrez disparaître cette gêne qu'on éprouve toujours au début, et enfin viendra cet accent que plusieurs acquièrent si difficilement.

* *

Après ces choses sérieuses, parlons un peu d'affaires plus gaies. Disons de mariage. N'est-ce pas que c'est gai ? La belle et grande ville de Rimouski vient d'être témoin d'un mariage fashionable de deux de ses enfants. Le mari, qui n'avait pas hérité de Crésus bien sûr, ne peut être mieux qualifié que par ces vers de la chanson :

Il faisait son r'chard
D'une belle façon :
Chapeau de castor pas de bord
Un soulier pas d'talon.

Mais l'épouse ? — Ah l'épouse, c'était bien une autre affaire : robe de soie bleue, corsage blanc orné de ruban rouge, chapeau surchargé de dentelles qui laissaient passer une rose jaune. A première vue vous auriez cru voir un arc-en-ciel, tant les couleurs étaient mêlées. Maintenant, voyons le revers de la médaille. Le lendemain *des noces*, les deux époux se séparaient pour aller quêter la nourriture nécessaire à leur souper. *Et nunc intelligite !*

Que cet exemple de misère serve de leçon à ces parents peu soucieux de l'avenir de leurs enfants. Qu'elle serve surtout de leçon aux jeunes gens pauvres qui seraient tentés de se laisser aller à la paresse. Que chacun s'efforce d'apprendre un bon métier qui le mette en état de gagner sa vie honorablement, et l'on n'aura pas le triste spectacle de voir tant de misère dans notre province.

L. DE SAINT-JEAN.

PARLEMENT MODELE (Voir gravure)

L'événement du printemps, pour la jeunesse canadienne-française de Montréal, a été sans contredit, l'ouverture du Parlement Modèle. Depuis un certain nombre d'années, les Anglais possédaient une institution de ce genre, malheureusement nos compatriotes ne pouvaient discuter dans leur langue et sur les questions qui sont pour eux d'un intérêt primordial. Dernièrement, à la chute du *Mock parliament*, trois de nos amis MM. Delisle, Regnier et Létourneau, E.E.D., convoquèrent une assemblée d'étudiants et écrivirent leur projet. Sous la présidence de M. E. Z. Massicotte, E.E.D., et la direction de M. Camille Piché, E.E.D., qui fut unanimement choisi comme chef libéral, le comité d'organisation fit des prodiges et bientôt le cabinet était formé ; les conservateurs, sous le commandement de M. J. G. Boissonnault, E.E.D., s'apprêtaient à la bataille ; une salle magnifiquement restaurée et meublée spécialement ouvrait grandes ses portes et un public nombreux mais choisi assistait à la première séance.

Toujours fier de prêter son concours à la jeunesse intelligente, M. J. Israël Tarte, notre journaliste distingué, avait bien voulu accepter la charge honorifique de gouverneur-général.

M. E. Taillefer, jeune avocat de talent, agissait comme orateur.

D'autres séances ont suivi et d'autres succès sont venus couronner l'œuvre des jeunes. Le Parlement Modèle, nous n'en doutons pas, est une institution qui va rester. Depuis longtemps le besoin d'une tribune libre se faisait sentir. Dans un avenir prochain, croyons-nous, notre race aura besoin d'orateurs aguerris pour des luttes définitives. Que la génération qui grandit se prépare en conséquence.

JEAN VIER.

En mer, et ailleurs qu'en mer, c'est en larguant les voiles qu'on avance ; mais c'est en les carguant qu'on entre au port. — C. NÉMOUR.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu deux charmantes brochures, pour lesquelles nous remercions vivement la direction du Cercle Ville-Marie, de Montréal, qui veut bien nous les communiquer.

Ces gentilles plaquettes, de la plus belle apparence typographique — une bonne note aux éditeurs, Eusèbe Sénécal & Fils — sont intitulées : "Le jeune homme et la littérature", par M. l'abbé M. H. Bédard, P. S. S. "Les ordres religieux au point de vue social" par le R. P. Henriot, dominicain. Elles continuent l'instructive et intéressante série des *Lectures faites au Cercle Ville-Marie de Montréal*, si brillamment ouverte par la conférence splendide du R. P. Babonneau, dominicain "Lacordaire et les jeunes gens", dont le MONDE ILLUSTRÉ a aussi parlé, il y a quelque temps.

Dans le premier de ces opuscules, un pimpant in-12 d'une soixantaine de pages, M. l'abbé Bédard, l'apôtre dévoué de la jeunesse, tant estimé partout, le directeur habile et zélé de cette noble institution pour l'avancement intellectuel, moral et religieux des jeunes gens catholiques, de la classe instruite : le Cercle Ville-Marie, M. l'abbé Bédard fait consciencieusement et de la plus savante façon, un double travail, pour le profit de ses jeunes amis. Il étudie avec eux les beautés et les avantages de la littérature, comme art à la fois et comme science ; puis, il leur enseigne le secret d'en tirer le plus grand bien possible, avec une dose relativement petite de bon vouloir.

Son argumentation, basée sur la plus solide, comme la plus douce philosophie, encadrée dans les gracieuses arabesques d'un style magique et entraînant, ne sera pas lue avec une faveur moins grande qu'elle ne fut écoutée.

La seconde brochure, forte de trente pages et un peu plus, a été réduite par l'auteur à un simple syllogisme, mais non sans en exclure tous les charmes du style et l'ampleur de la preuve. Le R. P. Henriot y établit, au gré des plus difficiles, l'utilité incontestable des ordres religieux pour la bonne gouvernance du monde. Les monastères et les couvents où l'on travaille, où l'on prie, où l'on expie, d'où l'on répand sur le siècle le baume salutaire du bon exemple : tout cela défile sous nos yeux comme en un panorama enchanteur. Moyen sans pareil de *pacification* et de *régénération*, les ordres religieux sont le sel de la terre. Le prédicateur éminent de la station quadragésimale de Notre-Dame, en 1891, est, là encore, digne de sa haute réputation.

Nous faisons des vœux, au nom de la littérature et du bon goût, pour que le Cercle Ville-Marie dont la réputation se fait belle de plus en plus chaque jour, nous fournisse encore souvent l'occasion de goûter d'aussi magistrales pièces.

J. ST-E.

La Saison, journal illustré des dames, publié à Paris, par T. Lebègue & Cie.

Nous avons reçu le No du 16 mai de *La Saison*, Journal illustré des Dames, dont le contenu est appelé à intéresser vivement nos lectrices.

Ce numéro renferme 90 gravures inédites de modèles de toilettes, broderie, dentelle, ouvrage de main et de fantaisie, illustrations du roman inédit, etc.

Ce ravissant Journal de Dames a commencé dans le même numéro un roman de mœurs russes : *L'Ame Errante*, par Mataly d'Eschstruth, et dans le No du 16 avril un Cours de photographie pour Dames.

Une annexe se composant d'une planche de patrons et une belle gravure coloriée complètent cette superbe publication.

Le prix d'abonnement est de 2 fr. 25 pour 3 mois.

Ce numéro sera adressé gracieusement à celles de nos lectrices qui en feront la demande, de notre part, à *La Saison*, rue de Lille, 25, à Paris.

Le plus souvent, il suffit que la femme ait un visage ; l'homme est à peu près obligé d'avoir une tête. — ALPHONSE KARR.